

# L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans  
Journal Hebdomadaire  
Fondé le 1er Septembre 1827  
Publié par le Times-Picayune Publishing Co. au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La. T. I. phone Main 4100.  
Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.  
En Louisiane et au Mississippi, \$2.50 par an.  
Par les Etats-Unis, un an \$3.00.  
Par mois \$0.25.

## Le Triple Souci d'Albion

Les années, les siècles passent, les hommes naissent et meurent, et la politique reste dans ses grandes lignes identique à elle-même... Depuis que la menace allemande est provisoirement écartée, depuis l'annexion de la flotte du Reich, la disparition de son domaine colonial, l'annihilation de ses escadrilles aériennes de guerre, depuis que l'Angleterre n'a plus à craindre l'installation à Calais de canons à portée géante, braqués sur elle, les vieilles ambitions, les vieilles rivalités renaissent et le triple souci de l'hégémonie maritime, de l'Orient et de l'Inde la domine.

Son hégémonie maritime? Elle s'est efforcée de la sauvegarder du mieux qu'elle put à Washington, et y est pratiquement parvenue. Je l'ai démontré en son temps: la limitation des armements, telle qu'elle a été décidée à la conférence, est tout à l'avantage de la Grande-Bretagne, qui ne peut que s'en féliciter. Et, soit dit en passant, ce n'est pas la première fois qu'une telle limitation est admise. En feuilletant de vieilles notes, j'ai retrouvé un engagement formel analogue pris par la France et l'Angleterre, en 1877, et rédigé en ces termes:

"Déclaration réciproque entre la France et l'Angleterre pour ne mettre en activité que six vaisseaux."

"Versailles, 30 août 1877.  
"Sa Majesté très chrétienne et Sa Majesté britannique, voulant consolider de plus en plus la bonne harmonie qui existe entre elles, ont jugé à propos, dans la position actuelle des affaires, de convenir que l'on ne préparera de part et d'autre aucun armement de mer au delà de l'établissement de paix, et que l'on ne fera aucune disposition pour mettre un plus grand nombre de vaisseaux de ligne que les six dont l'armement a déjà été communiqué réciproquement et que dans le cas où l'un des deux souverains se trouverait en la nécessité de faire à cet égard quel arrangement différent, il ne pourra avoir lieu qu'après un avertissement préalable."

Curieux précédent... qui n'empêche pas, d'ailleurs, quelque cinquante ans plus tard, les deux marines de se canotier furieusement.

Mais ce point reste acquis pour l'instant: malgré les difficultés financières considérables, malgré les possibilités industrielles formidables des Etats-Unis, leurs chantiers de construction navale nombreux et puissants, la Grande-Bretagne demeure la dominatrice des mers. Seul le sous-marin l'inquiète. Et c'est pourquoi les demandes françaises de tonnage sous-marin à la Conférence ont été si mal accueillies. Cette crainte, on la trouve à la base de l'incident Lee-Castex, que je considère comme grave, non pas en lui-même, mais par ce qu'il nous révèle un état d'esprit singulier chez certains Anglais. Il vaut mieux qu'on sache outre-Manche, la légèreté avec laquelle lord Lee lança son attaque contre la France, qu'il accusa de vouloir ruiner la puissance navale anglaise, sous le prétexte d'un article de revue mal lu volontairement ou non, l'attitude étrange de M. Balfour, reprenant à son compte, aux Communes, les calomnies de lord Lee, encore que celui-ci eût été convaincu d'erreur, tous ces faits regrettables ont douloureusement impressionné l'opinion publique et le Parlement français.

Si elle est à demi délivrée du souci de son hégémonie maritime, l'Angleterre reste inquiète pour l'Inde et l'Orient.

Cette inquiétude est légitime, et encore que, pour l'Orient, certains Britanniques cherchent à nous rendre responsables de la situation présente où ils se trouvent, il n'en est pas moins certain que nos voisins ont été les propres artisans des difficultés qui les assaillent.

Constata-t-on d'abord que les deux questions sont liées. L'une influe nettement sur l'autre. L'agitation des Indes grandit ou diminue selon l'état des relations du Royaume-Uni avec l'empire turc. Longtemps, on a nié. Les partisans d'une politique de viguerie à l'égard de la Turquie, les hommes qui rêvaient d'une mainmise directe sur Constantinople et par personne interposée, sur la Thrace ou telles zones de l'Asie Mineure, les "coloniaux", les impérialistes, ne voulaient pas admettre qu'une politique violente à l'égard du sultan pût avoir son contre-coup aux Indes. Il a fallu, pour leur ouvrir les yeux, les incidents pénibles du voyage du prince de Galles, qu'on vit traverser certaines grandes villes de la péninsule par des rues vides, entre des volets clos, à telles enseignes qu'il instruisit par l'expérience, les fonctionnaires du "Civil Service" créaient ailleurs des foules factices en amenant sur le passage du prince

des masses de ruraux venus des villages voisins. Il a fallu, pour les convaincre, que le sous-secrétaire d'Etat pour l'Inde, Montagu, se livre à la manifestation que l'on sait, sans exemple dans les annales parlementaires anglaises, et démissionna avec éclat. Il a fallu qu'aux Communes, le 14 février dernier, cet homme politique dise nettement que le traité de Sévres et la prolongation de la guerre greco-turque affectaient profondément la paix de l'Inde pour que le gouvernement britannique accepte d'examiner le point de vue français d'une juste paix en Orient et envisage la possibilité d'une sorte de médiation offerte par les ministres alliés aux belligérants.

Quels seront les termes de cette médiation? Qu'offrirait-on aux Turcs? Les conditions sur lesquelles les ministres tomberont d'accord dans leurs assises secrètes du salon de la Rotonde au quai d'Orsay satisfieront-elles Ankara, qui semble se montrer de plus en plus exigeant?—Nous l'ignorons encore; mais, ce que nous savons, c'est que cela dépend pour une bonne part de lord Curzon.

Dans notre esprit de gens mal informés de ce qui se passe hors de nos frontières, nous ne songeons qu'à M. Lloyd George lorsqu'on parle du gouvernement anglais. Il y a cependant, près de lui, un homme avec lequel il n'est pas toujours d'accord et qui a exercé une profonde influence sur les relations de nos deux pays.

The marquis Curzon of Kedleston K. G. est le type du "colonial", de l'homme des Indes, pour qui l'agrandissement, l'enrichissement de l'Empire importe avant tout. C'est l'aristocrate, héritier politique direct des grands Pitts du XVIIIe siècle, qui arrachèrent l'Amérique et l'Inde à la France, c'est l'ancien secrétaire de lord Salisbury, si heureux de n'avoir laissé en Afrique, au coq gaulois, à la fin du XIXe siècle, que le sable du désert à gratter.

Froid, impassible, altier, conscient de sa supériorité sociale et morale, aristocrate anglais, le sous-secrétaire d'Etat pour les Affaires Etrangères, fils aîné du baron Scardale, né le 11 janvier 1859, a été élevé à Eton et à Oxford. Président de l'Union d'Oxford, élu fellow de All Souls, il est, à vingt-six ans, secrétaire privé de lord Salisbury; à vingt-sept ans, député aux Communes; à trente-deux, sous-secrétaire d'Etat pour l'Inde jusqu'à trente-quatre; à trente-six, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères; à quarante, vice-roi des Indes, baron et lord Curzon.

Comme vice-roi, il tient fermement l'Inde et cherche à étendre la main vers la Perse, envoie une mission et des troupes au Thibet, signe le traité anglo-tibétain de Lhassa en 1904 et préside le Durbar grandiose de Delhi. En 1911, il est vicomte, puis earl, enfin marquis. En 1919, il succède à M. Balfour à la tête du Foreign-Office. Et c'est lui que nous trouvons partout devant nous: à Hanger, en Orient, en Asie Mineure, en Mésopotamie, à Mossoul, dans la lutte pour le pétrole... Figure curieuse, et si caractéristique de toute une politique qui commence à dater, successeur des Salisbury et des Beaconsfield, impérial ou impérialiste, comme on voudra.

Tel est l'homme qui dirige aujourd'hui la politique extérieure anglaise, tel est l'homme qui roule en son esprit le triple souci que j'ai dit, tel est l'homme dont la Grande-Bretagne et le monde attendent les résolutions dans la question d'Orient. Nous qui savons combien Moscou agit à Ankara et connaissons la réponse remise par la Grande-Assemblée Nationale à la lettre des Soviets qu'apporta le camarade Araloff, nous qui savons les contre-coups des moindres actes, l'écho des moindres paroles dans l'ensemble du monde islamique, nous souhaitons qu'attendant un instant pour l'heure son désir impérial, le chef du Foreign-Office d'accord avec son premier ministre et ses collègues du cabinet, fasse l'effort de conciliation nécessaire pour obtenir enfin la paix en Orient.

ANDRÉ FRIBOURG, député, secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.

## L'Ecrivain Ch. de Goffic

Un jovial embonpoint qui n'exclut aucune vivacité de gestes, quelque chose de la "courte grosserie" mais non de la mollesse du prélat de Bois-leu. Avouons-le, les traits du visage sont légèrement empâtés. Mais le front large et haut se couronne de boucles si légères et fines—une vraie couronne de poète—et les yeux clairs et les cils frisés, pareils aux plus beaux yeux de mousse tregorriais, ces yeux mobiles tour à tour ennuagés de songes, éclairés de malice, sont à la fois si ingénus et si mystérieux, si francs et si impénétrables... Des yeux de Certe, enfin, du Certe qui proclame ce nom merveilleusement bretonnant: Le Goffic.

Il paraît que ce Certe a quelques gouttes de sang vénitien dans les veines, comme il y avait du sang gascon dans celles de Renan son compatriote. Mais l'ancêtre gondolier vécut au temps de Louis XIV et des flottes en miniature sur le Grand Canal de Versailles: c'est bien loin. Et puis, on trouvera toujours des Bretons aussi hardis que doctes pour jurer que les Vénitiens descendent

des Venètes d'Armorique, et que Venise fut une colonie de Vannes.

Le livre qui a le plus servi la popularité de Charles Le Goffic, nul ne l'ignore, c'est un livre de guerre, ou plus exactement un livre d'histoire de la guerre, le premier de ce genre qu'ait inspiré la guerre. C'est le célèbre Dixmude, qui a fait le tour du monde dans toutes les langues, y compris le chinois. Or ce chef-d'œuvre d'un bon Français est né d'une pensée bretonne. La Bretagne dominait parmi ces fusiliers marins dont Le Goffic entreprenait l'épopée. Il la retrouvait, aux jours de la Marne, dans les rangs des 10e et 11e corps flanquant la gauche et la droite de l'armée Foch, dont il a si lumineusement précisé l'effort dans ses *Maraux de Saint-Gond*.

Poète, romancier, essayiste, historien, c'est à elle que filialement il a consacré la plus grande partie de son œuvre, non pas pour la flatter—son amour est clairvoyant et viril—non pas pour la bercer, à la façon de certains intellectuels de sa province, de billes-elles séparatistes, mais avec dignité et mesure, en Breton qui sait tout ce que la petite patrie doit à la grande et la grande (pourquoi le taire?) à la petite, en écrivant qui éprouve par lui-même ce que peut faire rendre la culture de France à la sève bretonne, ce que peut apporter de sève neuve le sens du terroir à la belle universalité des lettres françaises.

Avant Dixmude, la notoriété de Le Goffic n'était pas encore la célébrité. Pure injustice. Car il importe qu'on sache trois choses.

La première, c'est que le poète d'Amour breton et du Bois dormant a fait une réussite inouïe en résolvant, avec les mots de tout le monde et la métrique traditionnelle, le problème auquel tant de confrères se sont acharnés à grand renfort de vocables rares, de rythmes rébarbatifs et d'idées biscornues, celui qui consistait, selon la règle de Verlaine, à joindre "l'indécis" au "précis", à fixer le "soluble dans l'air", l'ambition et désespoir des meilleurs. Cela, nous le trouvons réalisé dans quelques très simples poèmes de Le Goffic, avec (ce semble) une dérisoire facilité. Et pourquoi, sinon parce qu'il avait le sens d'une chose qui n'est chez d'autres qu'à l'état de notion; parce qu'il n'avait qu'à la cueillir aux feuillages de Keranroux, sur la grève de Perros ou dans sa propre fantaisie imprégnée de ce que Renan a si justement attribué à "la poésie des races celtiques".

La deuxième, c'est que l'un des romans les plus pleins, les plus drus, les plus pénétrants et d'ailleurs les mieux conduits qu'on ait pu écrire en ces vingt dernières années, est *La Payse*, roman d'une dépaycée, roman d'une femme et d'une "race-femme" (l'expression est de Le Goffic lui-même)—encore qu'on demeure libre de lui préférer Le Crucifié de Keralias, succès d'antan, ou encore *La Double Confession*, qu'un connaisseur de mes amis estime être le chef-d'œuvre du romancier et range parmi les chefs-d'œuvre du roman.

La troisième, c'est que les trois séries d'études de l'âme bretonne (une quatrième est en cours de publication) représentent la plus ample, la plus variée, la plus alerte, la plus curieuse, la plus pathétique, la plus attachante des enquêtes qu'ait jamais menées homme de France sur la vie d'une de nos provinces. L'on n'étudiera plus la Bretagne sans avoir à consulter ce monument de pieuse tendresse et de loyale vérité.

Faut-il, à ces trois considérants, ajouter autre chose? Oui. Ceci, par exemple, qui concerne moins l'œuvre, semble-t-il, et davantage l'homme (à dire vrai, ils sont inséparables): c'est à savoir que ce provincial est un Parisien au moins sept mois sur douze, et même un Parisien, comme on dit, fort "répandu", mais un Parisien qui garde le plus possible à Paris les façons de son ermitage de Rün-Rouz, à qui le monocle et l'habit noir n'ont pas déshabillé la pipe, le tricot de laine, le plaisir de humer le vent et de se mouiller sous la pluie, qui aime toujours la rondeur et la bonhomie natales, la flânerie oubliée de l'heure et le charme des longues causeries avec des amis éprouvés.

Disons encore que trente années de vie parisienne, en le dotant d'une jolie expérience de l'homme, de ses faiblesses et de ses malices, n'ont pas réussi à faire de lui, bien qu'il le dise parfois—pure vanterie—un misanthrope; qu'il a bien trop de bonté naturelle ou, plus simplement, de vitalité pour cela; que la douleur a pu l'accabler, non l'aigrir; que, sans duperie aucune, il garde des coins de candeur qui sentent la divine enfance et l'immortelle poésie; qu'il est resté, dans le succès, accessible, accueillant, serviable; qu'il a l'estime de tous ses confrères, l'affection d'un grand nombre et que le caractère, chez lui, est à la hauteur du talent.

Y a-t-il lieu de conclure? L'Académie française doit pouvoir prochainement à la succession de Broussain. Le Goffic se présente à ce fauteuil. Si, après avoir reçu des maréchaux et des hommes d'Etat, elle songe un peu aux lettres et laisse patienter les mathématiciens, quel choix lui ferait plus honneur—soit dit sans médisance de personne—que celui d'un écrivain dont la vie, comme l'œuvre, fait honneur à notre littérature?—Asmodée.

## LE PROGRES

Quand vous vous abordez, vous hommes de l'ancien temps, c'est d'ordinaire pour vous rechanter à deux voix cette vieille et douce chanson du "Ten souviens-tu?" qui a quatre-vingt-dix-neuf couplets, et qui invariablement se termine en mineur sur ces paroles plaintives: "Combien tout est changé! Mais en somme nous aujourd'hui meilleurs et plus heureux?"

Qu'en pensez-vous...? Un moderne a écrit: "Si par le caprice d'une divinité moraliste ou railleuse, nous étions tout à coup reportés à soixante-dix ans en arrière, au milieu des rues boueuses, mal pavées, sans trottoirs et sans becs de gaz; dans une ville sans omnibus, sans tramways, parcourue par un nombre insuffisant de fiacres sorcides; dans un pays que ne traverse aucun chemin, et où les diligences ce traitent parsemées sur des routes défoncées... Si les journaux n'existaient que rares et en vertu de privilèges précaires et révoqués; si le transport des lettres était intermittent et coûteux, si le service des communications télégraphiques n'était pas même soupçonné; si le chloroforme n'avait point émoussé le bistouri, si Pasteur n'avait pas muselé la rage, si l'hélice de nos navires ne tournait point sur les océans, si l'isthme de Suez était toujours la barrière qui séparait deux mondes; et si, sur les routes de la Méditerranée, on voyait encore la chaîne des galériens voyager à petites journées, ne serions-nous pas en droit de nous écrier: "Quand a-t-on vu cela? Et qui donc a pu vivre en ce temps-là?"

On a vu cela hier. Et ceux qui ont vécu dans ce temps-là, c'est vous les grands pères et les grands oncles d'aujourd'hui. Et la fée railleuse qui vous y reporte, c'est votre mémoire, laquelle pourrait vous rappeler des choses non moins merveilleuses que celles-ci.

Reportez-vous donc au temps où, le paysan, l'ouvrier, ne mangeait que du pain bis, et presque jamais de viande, ne portait que la blouse et le sarreau de grosse toile, ne couchait que sur la paille, ne logeait que sous une hutte au village, que dans une cave à la ville.

Relisez, s'il vous plaît le portrait que fait La Bruyère "de certains animaux farouches, à face humaine, mâles et femelles, répandus dans la campagne... se retirant la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racine... etc."

Et aujourd'hui, comparez et dites-moi: Si par contre, la maison du laboureur et du travailleur est devenue plus aérée, mieux éclairée, plus saine, sa nourriture plus substantielle, sa femme mieux vêtue, ses enfants plus propres, ses journées mieux payées, ses heures de travail abrégées, son repos de la semaine assuré, sa vieillesse assistée, sa vie elle-même prolongée, comment nous chrétiens, nous les frères, n'en serions-nous pas non seulement heureux comme d'un vrai progrès, mais reconnaissants comme d'un bienfait signalé?

Plus vive est l'impression de progrès que votre vieillesse reçoit chaque jour de l'extension aujourd'hui universelle, mondiale, des relations entre toutes les branches, hier séparées, de la grande famille humaine. Il n'y a plus de distances. D'un bout du globe à l'autre, tout communique, tout se rapproche. Par dessus les montagnes, sur les mers, à travers les airs, l'humanité circule, se mêle, avec une rapidité chaque jour accélérée qui tient en contact perpétuel les continents et les peuples.

Qu'est-ce en définitive que tout cela? Sinon le grand rêve enfin réalisé d'une humanité hier dispersée, aujourd'hui rassemblée et demain fusionnée pour ne plus former—il faut du moins l'espérer—qu'une grande et heureuse famille.

Monde transformé, monde unifié, monde agrandi, amplifié... Il semblerait qu'il n'y a plus de secrets cachés à l'observation, comme il n'y a plus de limites à l'œuvre de la création. Notre globe se perd dans cette immensité: il n'est qu'un point, et nous dirons avec Bonvalot, à son retour du Pamir: "L'univers est grand, Messieurs, mais que la terre est petite!"

## DENYS COCHIN

La mort a délivré Denys Cochin des souffrances que la maladie lui infligeait depuis de longs mois et qu'il a supportées avec la plus courtoise simplicité. Si jamais le destin a justifié la maxime ancienne, selon laquelle nul ne peut être dit heureux tant qu'il n'a pas achevé sa vie, c'est bien l'homme qui vient de disparaître. Lui qui, avec sa carrure athlétique, son équilibre, sa bonhomie aimable, avec sa valeur personnelle et ses belles traditions de famille, semblait fait pour le bonheur et l'accueil, quand il est venu, avec tant de générosité et de naturel, à la connu en ces dernières années les deuils les plus cruels et il en était resté profondément atteint. Les êtres qui lui étaient le plus chers ont péri glorieusement au cours de la guerre; tour à tour son gendre, deux de ses fils, son neveu lui ont été enlevés. Et ceux qui ont vu M. Denys Cochin dans ces jours douloureux ont connu combien chez lui la sensibilité humaine s'alliait aux espé-

rances et aux consolations de la foi. Au moment où il succombe, on ne peut se défendre d'évoquer ces souvenirs de sa vie privée, et de songer avec une émotion respectueuse aux deuils répétés qui ont assombri la fin d'une existence qui avait été si bien remplie et qui avait paru promise à un plus heureux destin.

Mais si bien définie était sa personnalité, que dans la mémoire de ceux qui l'ont connu il restera tel qu'au temps de sa plus belle activité. Grand, le teint vermeil, plein d'une allégresse discrète, d'un solide entraînement, il avait une rondeur savoureuse, du bon sens et cette sorte d'esprit qui est la parure de la raison. Parisien de Paris, descendant d'un Cochon qui avait été échevin sous Saint Louis, il comptait dans sa famille les Cochins, les graveurs du dix-huitième siècle, et le vénérable curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, Jean-Denys Cochin, le fondateur de l'hôpital qui porte aujourd'hui son nom. Il aimait dire qu'il était paroissien de Notre-Dame de Paris. C'était un grand bourgeois, qui avait les plus belles traditions de tenue morale, et qui avait le souci de les voir continuer par les siens et de les continuer lui-même. Les fiertés de sa vie, ce n'était pas seulement ce qu'il s'efforçait d'être lui-même, c'étaient tous les siens, c'étaient les travaux de son frère Henry Cochin, l'historien de Fra Angelico et de la Vita Nova, c'étaient les études de son fils, l'écrivain Augustin Cochin, c'était la carrière de son neveu, écrivain et député, Claude Cochin, mort comme Augustin pendant la guerre.

Lorsque, en 1881, Denys Cochin est entré au Conseil municipal de Paris, puis en 1893, à la Chambre des députés, comme député du huitième arrondissement qui l'a sans cesse réélus, il arrivait à la vie publique avec une rare culture et une expérience étendue à des sujets très divers. Il avait été soldat, attaché au général Bourbaki, et il avait mérité la médaille militaire. Il avait été diplomate et attaché au duc de Broglie à l'ambassade de Londres. Il avait été chimiste et attaché au laboratoire de Frémy, puis à celui de Pasteur. Il avait écrit deux volumes de philosophie scientifique, l'*Evolution et la vie* et le *Monde extérieur* qui devait paraître plus tard et auquel, longtemps après, faisait suite un *Descartes*. Lui qui, dans son enfance, avait connu le Père Gratry, Mgr Dupanloup, Montalembert, Ozanam, il avait continué de vivre dans la familiarité à la fois des plus hautes pensées et des hommes les plus intéressants de son temps. Monarchiste et catholique, il appartenait à l'opposition. Au Palais-Bourbon il n'épargna pas aux gouvernements ses critiques: il avait pris pour tâche de faire entendre des vérités nécessaires et de rappeler au régime démocratique quelques-uns des grands principes sans lesquels il n'y a pas de nation. Il le fit toujours avec la plus parfaite urbanité, en homme documenté qui n'est pas péchant, causant avec aisance plutôt qu'il ne discutait, et avec un sens du libéralisme parlementaire qui ne le faisait pas l'ennemi de ses adversaires.

Deux ordres de questions, en raison de sa formation d'esprit et de ses convictions, l'ont surtout attiré: les affaires extérieures et les affaires religieuses. Tout l'essentiel de ce qu'il pensait se retrouve dans ses deux ouvrages, l'*Esprit nouveau* et *Ententes et Ruptures*. Les affaires de Grèce, d'Orient, d'Egypte et de Madagascar ont tour à tour retenu son attention. La politique violente du ministre Combes l'amena plus tard à faire, en même temps que M. Ribot et M. Aynard, la grande campagne en faveur de la liberté et de la tolérance qui a été, en ces années troubles, l'honneur de l'opposition. Par la situation qu'il occupait au Parlement, Denys Cochin était ainsi devenu le représentant le plus notoire de la droite, et lorsque, pendant la guerre, M. Briand rassembla dans un ministère d'union sacrée des hommes appartenant aux partis les plus différents, Denys Cochin fut tout naturellement amené à être ministre d'Etat. Il a rendu de grands services, soit par ses relations à Rome avec le Saint-Siège, soit par sa mission en Grèce, soit par ses études sur les fabrications de guerre, et par les idées qu'il fit prévaloir au ministère du blocus, où il avait appelé auprès de lui comme collaborateur M. de Lasteyrie, qu'il eut la joie de voir en ces derniers temps ministre des finances.

Denys Cochin, en toutes circonstances, par la plume ou par la parole, a toujours bien servi son pays. Très bon lettré, ami des arts, auquel il s'intéressait avec la plus grande largeur d'esprit, il a suivi avec une curiosité intelligente et généreuse toutes les manifestations intellectuelles, et il a défendu, à son rang, avec modestie, avec courage et avec efficacité toutes les idées qu'il jugeait bonnes au prestige et à la force nationale. Le *Journal des Débats*, qu'il honore d'avoir compté ce bon Français parmi ses amis, tient à rendre un hommage ému à sa mémoire et s'associe respectueusement au deuil des siens.

Paris.—La Commission des réparations a demandé à la maison J. P. Morgan & Cie d'accepter de faire partie de la sous-commission financière qui se réunira dans deux semaines à Paris pour examiner la possibilité de lancer un emprunt international pour l'Allemagne.

## CONSTATATIONS

Lorsque, le 10 mai 1871, le traité de Francfort fut signé entre la France et l'Allemagne, le gouvernement républicain s'engageait à verser la somme de 500 millions de francs dans le courant de 1871, plus 500 millions entre cette date et le 2 mars 1874, soit en tout cinq milliards de francs en moins de trois ans.

Les troupes allemandes devaient occuper le territoire français aux frais de la France jusqu'à complète extinction de la dette.

Or il s'est passé ceci: dès le 5 septembre 1873, la France a versé, six mois avant l'échéance finale l'indemnité de 5 milliards plus 1 milliard 100 millions environ représentant des impositions, contributions et frais d'occupation.

La puissance d'achat de l'or a diminué des trois quarts depuis 1871, d'après les appréciations concordantes de tous les économistes, de sorte que les 6 milliards que la France a soldés à l'Allemagne il y a 50 ans, en valent 24 aujourd'hui.

Lorsque la France tira de son épargne soit en lingots, soit en espèces monnayées, soit en lettres de change sur l'étranger, cette somme fabuleuse pour l'époque, c'était un pays de 38 millions d'habitants, appauvri par les coûteuses campagnes militaires du Second Empire, envahi pendant la guerre et amputé par le traité de paix de ses deux plus riches provinces.

Nous sommes en avril 1922, c'est à dire qu'il y a deux ans et trois mois que le traité avec l'Allemagne est entré en vigueur. Combien a versé aux Alliés ce puissant empire industriel de 63 millions d'habitants, dont le territoire n'a pas été touché par la guerre. Tout compte fait, et une fois déduit le remboursement des avances faites aux mineurs allemands en vertu de l'accord de Spa, l'Allemagne a versé en tout et pour tout 6 milliards et demi de marks-or, c'est à dire un peu plus de 8 milliards de francs-or; de francs de 1871. En espèces, c'est peine si 1 milliard 500 millions de francs-or figurent dans ces versements, le reste étant soldé en matériel pour constructions et en matières premières.

Si l'Allemagne avait fait un effort équivalent à celui de la France en 1871, elle eût versé à l'heure qu'il est, proportionnellement à sa population, plus de 35 milliards de francs-or. Les Alliés n'en ont même pas vu le quart.

Viendra-t-on nous dire qu'il n'y avait pas d'épargne allemande? Ce serait une plaisanterie qui ferait souffrir les banquiers de Berlin, ainsi que les dirigeants de ces puissants trusts industriels qui savent où trouver des disponibilités en argent étranger lorsqu'ils en ont besoin pour leur opérations.

La vérité, c'est que les 38 millions de Français de 1871 ont considéré comme leur devoir de donner leur dernier sou pour libérer leur pays matériellement et politiquement, et que les 63 millions d'Allemands ont eu pour premier souci de soustraire aux légitimes créanciers l'argent que leur gouvernement leur avait promis sur sa signature.

Différence de morale.  
Différence aussi de traité.  
Si les armées alliées avaient campé au cœur de l'Allemagne et ne s'étaient retirées par échelons qu'au fur et à mesure des paiements, on aurait vu reparaitre au jour des économies petites et grandes des Allemands, précipitamment enfouis dans les coffres-forts des banques neutres.

Après des mois de palabres obscures au cours desquelles les capitaux allemands s'étaient évanouis, l'Allemagne s'est vu signifier des stipulations si vastes, si compliquées, si contradictoires, qu'elle a eu la partie belle pour duper les Alliés. Le contribuable français doit savoir à qui s'en prendre quand on exige de lui des sommes qu'avec un peu de clarté dans l'esprit et de fermeté dans les décisions il eût été facile d'obtenir de l'Allemagne.

## Seance Dramatique A NEWCOMB COLLEGE

Mercredi dernier, 26 avril, à 4.30 de l'après-midi, a eu lieu dans la grande salle de réunion de Newcomb Collège une petite représentation donnée par un groupe de "Freshmen" et de "Sophomores" membres du Cercle Dramatique de Newcomb. Elle avait pour objet de réunir l'ensemble des étudiantes et des professeurs du Collège. Un grand nombre se trouvaient présents.

Le programme se composait de trois scènes tirées de la célèbre tragédie de Shakespeare, "Roméo et Juliette": la scène V de l'Acte II, entre Juliette et sa nourrice, dans le jardin des Capulets; la scène III de l'Acte IV, scène pathétique où Juliette, restée seule dans sa chambre, absorbe le poison donné par le vieux moine; et enfin, la scène III de l'Acte V, qui se passe dans la cimetière devant le tombeau des Capulets, et qui se termine par la mort de Paris, de Roméo et de Juliette. Quelle triste fin!

L'organisation et la préparation de la séance avaient été confiées aux soins de Miss Marguerite Dow, présidente du Cercle Dramatique de Newcomb, qui a dirigé de nombreuses répétitions; nous ne pouvons que la féliciter pour l'heureux résultat qu'elle a obtenu.

Les trois pièces ont été très bien présentées et ont prouvé l'habileté des étudiantes à réaliser une bonne représentation. Les rôles étaient tous parfaitement par les jeunes artistes dont le jeu a été très satisfaisant, et toutes les étudiantes intéressées dans l'art dramatique y ont certainement puisé une source d'encouragement à faire leurs débuts, elles aussi, un jour.

Des applaudissements répétés à la fin de chaque scène ont témoigné de l'appréciation des spectateurs, tout en exprimant en même temps des remerciements bien mérités à l'adresse des jeunes amateurs féminins.

La seule objection à faire, s'il y en avait une à faire, serait la pauvreté de la scène et du décor; aucun rideau au premier plan, mais seulement sur les côtés et dans le fond des rideaux verts, faits d'étoffe grossière. Dans la première scène, la scène du jardin, un coffre simulé sur un banc, et une barrière en bois, plus loin; dans les deux autres scènes, des meubles qui se comptent. Pas d'éclairage artificiel, mais seuls des stores, baissés et relevés à volonté réglèrent la quantité de lumière qui devait pénétrer sur la scène. Mais cela importait peu; il avait été prévu que ce serait sans cérémonie, et l'audience semblait ignorer ces détails, toute occupée à elle-même à observer les artistes.

Toutes celles-ci ont montré beaucoup de talent, mais le grand succès de la séance est dû incontestablement à Miss Margaret Graham, qui a admirablement interprété le rôle de Juliette, et chez qui tout le monde a pu apprécier le don de naturel et l'aisance du jeu. Elle n'en est d'ailleurs pas à ses débuts, ayant étudié pendant ses trois dernières années au Conservatoire de Musique et d'Art Dramatique de la Nouvelle-Orléans. Elle espère embrasser plus tard la carrière dramatique.

Une partie des félicitations va aussi à l'adresse de Miss Aline Richter, qui est presque une professionnelle et a fait ses débuts dans l'art dramatique, il y a quelques années, alors qu'elle n'avait que quatorze ans. Elle a déjà joué à l'Université de Tulane et au Petit Théâtre de la Nouvelle-Orléans en différentes occasions et jouit d'une certaine popularité dans les cercles dramatiques de notre ville.

Les étudiantes qui ont si bien joué leur rôle sont: Béatrice Adams Roméo; Margaret Graham, Juliette; Aline Richter, la nourrice; Marion Dow, Paris; Uia Milner, Ralthazar; Lucille Reid, Friar Lawrence; Dorothy Collins, Lady Capulet; Lucille Harrio, page.

Les costumes, fort bien choisis, avaient été fournis par Madame Jos. Alabau, 319 rue Bourbon.

## UN MONUMENT AU P. DE FOUCAULD

La Société de Géographie du Maroc vient d'être autorisée à ouvrir une souscription en vue d'élever un monument à la mémoire de l'explorateur-missionnaire le P. de Foucauld. Il importe que cette souscription prenne le caractère d'un hommage et d'une gratitude publiques à l'égard d'un des premiers pionniers de la France au Maroc qui est, en même temps, l'une des figures les plus dignes d'une éternelle mémoire. Le lieutenant P. de Foucauld, on ne saurait trop le redire maintenant que le Maroc participe de plus en plus à la vie nationale a été l'un des premiers Français à en braver les dangers et à en pénétrer le mystère. Il a parcouru, deux ans durant, en 1883-1884, sous l'humble déguisement du juif marocain, la région des herbères montagneuses. De ses randonnées, un livre est sorti, monument de science précise que les travaux plus récents n'ont pas fait oublier. Il est encore, par l'historien et le géographe, la source la plus précieuse pour ce qui concerne le bled es Siba. On sait comment, sollicité par l'appel d'une haute vocation religieuse, le lieutenant devenu le P. de Foucauld explora pendant quinze années l'Orient sous l'habit du moine franciscain et comment, retiré à la façon de Moudry, puis parmi quelques Tougrougs du Hoggar, il périt assassiné en 1916.

La Société de Géographie veut, par une stèle, discrète comme il convient au renouveau de l'ascète, perpétuer la mémoire de ce "marabout des chrétiens", qui fut notre première gloire marocaine. Nous transmettons avec confiance l'appel qu'elle adresse à la libéralité de tous les Français.

## UNE OPINION DE BERNARD SHAW

La chronique londonienne s'égarait d'une piquante anecdote qui met en cause le rude humoriste Bernard Shaw et le Premier britannique. Elle nous est rapportée par la Nouvelle Revue. Dans un dîner que présidait l'écrivain, la conversation vint à rouler sur l'enquête d'un quotidien de Londres qui avait demandé à ses lecteurs: "Quels sont les trois plus grands Anglais vivants?" Les réponses avaient donné, paraît-il, le résultat suivant: en tête Bernard Shaw, puis Lloyd George et en troisième rang Charlie Chaplin. Un des convives s'adressant au président: "Puis-je demander à M. Shaw s'il goûte la compagnie où ce vote l'a placé?" "Pas d'objection pour Charlie," répartit Bernard Shaw.